

ANTHROOPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

TROISIÈME MONDIALISATION

Copans, Jean

École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

Date de publication : 2026-01-28

DOI : <https://doi.org/10.47854/61rhe515>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

L'anthropologie a connu deux mondialisations depuis ses origines au milieu du XIX^e siècle, et elle semble entrer depuis le début de ce siècle dans une troisième mondialisation originale. Le premier moment a correspondu à celui des voyages d'exploration et de découverte des populations non européennes dans des espaces considérés comme inconnus, car n'ayant pas connu les dynamiques historiques de l'Occident, et que l'on caractérisait pour cette raison comme étant sans histoire. Cette rencontre avec des peuples « autres », très souvent qualifiés de « primitifs » ou « sans écriture », suscita une profonde réflexion à partir des XVII^e et XVIII^e siècles chez les penseurs et philosophes européens (français, britanniques et allemands) qui déboucha progressivement sur la gestation d'un savoir original, à savoir celui dédié à une humanité spécifique et distincte de la civilisation moderne en train de se construire en Occident. Ce mouvement va d'ailleurs de pair avec l'élaboration d'autres disciplines consacrées aux origines de l'Humanité, la paléontologie, l'archéologie préhistorique et enfin l'anthropologie physique racialiste.

À partir de l'époque de l'entre-deux guerres (1920-1940) une divergence plus ou moins provisoire se fait jour entre les approches britanniques et américaines d'une part, et françaises d'autre part. L'invention de l'enquête de terrain empirique au tournant du XX^e siècle a en effet conduit les premières à reconnaître le rôle décisif des effets de la présence européenne, coloniale, capitaliste et « modernisatrice », directe ou indirecte, en qualifiant ces phénomènes de changement social et d'acculturation. L'analyse des sociétés « autres » déboucha alors sur une reconnaissance des processus de domination (économique, politique, culturelle) de nature soit externe (colonisation impériale européenne) soit interne (génocides et occupations territoriales nord-américaines), de « modernisation » (l'entrée dans la modernité) de sociétés dont l'altérité originelle se transforme très rapidement au cours de ces colonisations. Après un quart de siècle de décalage, la tradition française de l'ethnologie se trouve elle-même remise en cause après la Seconde Guerre mondiale : l'anthropologie sociale et culturelle est reconnue comme une science sociale de l'observation du contemporain même si les particularités des

sociétés enquêtées semblent devoir toujours imposer le maintien de procédures analytiques, empiriques et conceptuelles distinctes de celles de la sociologie, formatée désormais par les structures sociétales stricto sensu.

L'universalisation de l'anthropologie, l'évolution contradictoire de ses centres d'intérêt selon ses traditions nationales, ses aires d'enquête et l'origine de ses chercheurs, enfin sa réflexivité envahissante, ont conduit un petit nombre d'anthropologues à la fin du XX^e siècle à s'interroger sur la pertinence scientifique d'une anthropologie, hégémonique de fait, qui resterait confinée à l'étude de populations non occidentales plus ou moins exotiques. La possibilité, voire la nécessité, d'anthropologies autonomes s'efforçant de se positionner concrètement sur un pied d'égalité avec ses anciennes tutrices semble enfin s'imposer. La démarche anthropologique ne serait plus enracinée par essence dans un seul et unique regard d'origine occidentale mais, au contraire, dans une pluralité mondiale d'approches considérées comme équitables.

Plusieurs problématiques ont surgi à partir de ce constat au début du XXI^e siècle, avançant, entre autres, les hypothèses d'une anthropologie sans frontières, d'une anthropologie-monde, d'une anthropologie non hégémonique ou encore d'une anthropologie cosmopolite. L'hypothèse d'une troisième mondialisation de l'anthropologie évite l'écueil d'une conception simpliste de cette situation qui valoriserait par principe une simple inversion des perspectives, les points de vue des suds remplaçant ceux des nords, les regards des peuples de couleur celui des populations blanches ou encore les « anthropologies » postcoloniales, voire décoloniales, occupant une position exclusive car déniant par principe toute valeur analytique aux anthropologies existantes à cause de leur rationalité occidentale immanente.

Le postmodernisme anthropologique des années 1970-1990 a eu mauvaise presse à cause de ses dérives épistémologiques et subjectives anhistoriques et apolitiques, voire littéraires. Il faut toutefois reconnaître que cette auto-analyse inédite, d'origine essentiellement nord-américaine, a bouleversé en profondeur, l'air de rien, l'assurance hégémonique de la discipline et surtout provoqué au bout de deux décennies une reprise d'initiative des dynamiques sociales, politiques et engagées de l'anthropologie face aux nouvelles situations post-post-coloniales découlant de la fin de la guerre du Viêt Nam (années 1970), des crises du tiers-monde en proie aux programmes d'ajustement structurel (années 1980) et enfin de la fin de l'univers communiste (années 1990). Si l'initiateur de ce renversement est indéniablement Clifford Geertz à partir des années 1970, le phénomène a notamment pris de l'ampleur avec les réflexions de George Marcus (1985), au point que la décennie en voie de globalisation et mondialisation des années 1990 a clairement changé la nature et le cap de l'anthropologie tout d'abord américaine, puis plus tard européenne. Les noms d'Arjun Appaduraï, d'Akhil Gupta, de James Ferguson, de Rena Lederman, de Michaël Burawoy constituent quelques-uns des repères de ce que James Fox a excellemment symbolisé en 1990 sous le titre de *Recapturing Anthropology: Working in the Present*. Jean Copans a essayé de faire connaître immédiatement quelques éléments de ces publications à sa modeste échelle mais il faut surtout rendre grâce à Christian Ghassarian (2002), Mondher Kilani (2009) et Jackie Assayag (2007, 2011) ou encore Marc Abélès (2008) pour les avoir vulgarisés et « relus » à la française à plus large échelle.

Il faut donc attendre le tournant de l'année 2000 pour que la question d'une troisième mondialisation de l'anthropologie se pose plus ouvertement. Serge Genest et Jean Copans inaugurent ce chantier en interpellant le nouveau millénaire qui s'installe (Genest et Copans 2000 ; Copans 2000). Deux ans plus tard, un anthropologue américain, Ted Lewellen (2002), en toute ignorance de ce dossier *francophone*, a soulevé la même interrogation de son côté.

Il convient de noter que la conjoncture de cette réévaluation de la discipline s'échelonne sur une quinzaine d'années entre la fin des années 1990 et le tournant de l'année 2010. Le terme de conjoncture implique l'existence d'une pluralité d'interrogations, tout à fait indépendantes les unes des autres, sud-américaines et nord-américaines, européennes, notamment françaises, québécoises, qui finissent par se rejoindre autour d'un point commun, à savoir celui de la remise en cause de l'hégémonie occidentale de la discipline. Il va de soi que l'anthropologie est initialement la science sociale à la fois la plus universaliste qui soit et la plus occidentalocentrale. Nous avons énuméré plus haut les processus qui ont conduit à cette déconstruction critique, mais notons tout de suite que ces remises en cause de l'hégémonie occidentale n'ont pas véritablement débouché sur la configuration d'une troisième mondialisation en bonne et due forme qui pourrait lui succéder. Certes les contraintes liées au nationalisme méthodologique de chacune des traditions continentales, régionales et nationales ont été mises à mal par les processus de multi-situations, de mondialisation plus ou moins généralisée et enfin de *glocalisation*, c'est-à-dire d'un enchevêtrement intrinsèque entre les espaces sociaux du global et du local, enchevêtrement dont on reconnaît de plus en plus qu'il est consubstancial à la fabrication même de l'anthropologie.

L'auteur de cette entrée avait signalé d'emblée en 2000 le nœud gordien dynamique qui brasse tout à la fois la mondialisation des terrains et l'internationalisation des traditions disciplinaires. À peine trois ans plus tard, le Brésilien Gustavo Lins Ribeiro et le Colombien Arturo Escobar concrétisaient une réflexion en cours (*in progress*) lors d'un colloque de la Werner-Gren Foundation en Italie, dont une partie des actes a été publiée en 2005 sous le titre mobilisateur de *World Anthropologies: Disciplinary Transformations Within Systems of Power*. Comme le dit l'un des contributeurs actifs, l'Argentin Eduardo Archetti, « combien y-a-t-il de centres et de périphéries en anthropologie ? » Ce réseau d'anthropologues ne vise pas à remplacer un universalisme par un autre. Il se demande tout simplement si on peut recourir à cette expression dans le dessein de mettre enfin sur un pied d'égalité les différentes traditions d'une discipline qui est née et a fonctionné jusqu'à présent comme un rapport de domination-hégémonie entre l'universel (occidental par nature) et les universaux de second ordre des périphéries. Comme l'expliquent François Laplantine et Francine Saillant de leur côté dans un texte de la même époque (2005), il faut recadrer le champ disciplinaire en procédant à un double décentrement entre le cadre physique (le terrain) et le cadre interprétatif (qui parle, de qui et comment ?).

Ces réflexions se mènent indépendamment, mais en contrepoint de la réflexion du sociologue allemand Ulrich Beck qui propose de son côté, à la même époque, de remplacer le nationalisme méthodologique par un cosmopolitisme méthodologique. Notons qu'une petite dizaine d'années plus tard, l'anthropologue français Michel Agier proposera d'aborder lui aussi la condition cosmopolite en

repensant le décentrement, mais ce dernier se contentera de modifier les problématiques disciplinaires sans remettre véritablement en cause la configuration disciplinaire elle-même (2013).

Parallèlement au réseau plutôt américain des *World Anthropologies*, plusieurs anthropologues européens et québécois s'attellent de leur côté à travailler l'hypothèse d'une autre anthropologie qui puisse se placer ouvertement à la place de « l'Autre ». C'est le cas des éditrices d'un numéro du *Journal des Anthropologues* de l'Association française des anthropologues, Elisabeth Cunin et Valeria Hernandez (2007), et des rédactrices des deux ouvrages thématiques issus du colloque célébrant le trentenaire de la revue québécoise *Anthropologie et Sociétés*, *Réinventer l'anthropologie ?* dirigé par Francine Saillant (2009) et *À la périphérie du centre. Les limites de l'hégémonie en anthropologie*, dirigé par Michelle Daveluy et Louis-Jacques Dorais (2009). N'oublions pas non plus le numéro hors-série *d'Anthropologie et Sociétés* (volume 32, 2008) dirigé par Fabien Pernet et Karoline Truchon. Ce mouvement se conclut provisoirement en 2011 avec la publication du *Manifeste de Lausanne* intitulé *Pour une anthropologie non hégémonique* (Saillant, Kilani et Graezer Bideau 2011). Là encore, il ne s'agit nullement de remplacer une hégémonie par une autre. Les principes qui ont guidé les quatorze anthropologues de ce manifeste peuvent se résumer ainsi : une présence engagée ou une interaction de proximité ; la langue comme choix éthique ; la diversité contre les nouveaux hégémonismes ; l'universalisme comme risque, horizon et capacité d'incertitude.

Ces textes novateurs peuvent néanmoins être considérés, après une longue décennie, comme des bouteilles jetées à la mer, car plusieurs de ces chercheurs sont partis à la retraite, et d'autres ont changé d'axe de mobilisation, comme A. Escobar qui se consacre dorénavant à une forme d'écologisme indigène. Enfin il faut noter que l'anthropologie mondiale a peut-être perdu un peu de sa superbe à la suite des coupes budgétaires publiques en matière de recherche, de l'inaccessibilité de nombreux terrains en crise et enfin de réformes universitaires qui marginalisent de plus en plus les humanités et les sciences sociales, notamment l'anthropologie.

On retiendra toutefois pour le cas français le rôle actif du sociologue Stéphane Dufoix qui a défendu avec Alain Caillé l'hypothèse d'un tournant global des sciences sociales (2013) avant d'examiner avec Éric Macé en 2019 « Les enjeux d'une sociologie mondiale non hégémonique », ainsi que l'activisme de Jean Copans qui a posé ouvertement la question d'un programme pour une troisième mondialisation dans un recueil d'articles paru en 2025 sous le titre *L'anthropologue sans cochons*.

La problématique d'une troisième mondialisation reste encore marquée par son caractère utopique mais ce projet reste tout de même fondé sur trois réalités incontournables :

1) Le siècle et demi passé de l'histoire de la discipline anthropologique reste façonné par le phénomène du nationalisme méthodologique qui manifeste la primauté vivace des traditions nationales, souvent plurielles, aux dynamiques toujours distinctes, à tel point qu'il est impossible aujourd'hui de réduire l'anthropologie à un corpus scientifique uniforme et encore moins à une forme de domination des nords ou de résistance culturelle, voire idéologique unique, des suds.

2) Il va de soi que la diversité très singulière des ensembles conceptuels et théoriques élaborés au long de cette longue histoire ne peut se ramener à un corpus homogène, ni dans le temps, ni dans l'espace. D'autant que ce corpus reste mal connu dans sa diversité à cause des dédoublements linguistiques qui ont isolé et isolent encore certaines traditions les unes par rapport aux autres, comme par exemple les anthropologies francophones dans une mondialisation très, très largement anglophone. Une telle conception de la configuration mondiale de la discipline s'impose pourtant par principe à toutes les orientations problématiques qui s'efforcent de modifier la dynamique anthropologique depuis un quart de siècle. Nous pensons notamment aux interpellations féministes de plus en plus prenantes. Il convient pourtant de signaler à ce propos la forte présence des chercheuses femmes dans ce mouvement de réflexivité pour une troisième mondialisation. En effet, il suffit de parcourir les tables des matières des numéros thématiques de revues ou des ouvrages collectifs du dernier tiers de siècle cités dans ce texte pour s'apercevoir de l'égalité statistique des auteurs de chaque genre. C'est dire la représentativité de cette dynamique.

3) Enfin, l'enquête empirique de terrain reste la pierre de touche de la pratique disciplinaire depuis le tournant du XX^e siècle et elle reste le gradient premier de l'évaluation disciplinaire. L'emprunt ethnographique, de plus en plus marqué par les autres sciences sociales, ne doit pas conduire à la dissolution de la discipline dans une socio-anthropologie ou dans un registre dit des études culturelles. En effet, les réflexions méthodologiques permanentes et systématiques de l'anthropologie sont restées insérées depuis sa fondation dans une double gestation conceptuelle globale fondée sur la pratique d'un « terrain » d'une part, et d'autre part sur une insertion situationnelle et politique, engagée de fait, des anthropologues. C'est d'ailleurs sur ce dernier point que la troisième mondialisation manifeste le mieux sa pertinence et son actualité. L'équivalence entre toutes les anthropologies actuelles impose en effet un double mouvement de réflexion et de décentrement puis de déconstruction-réappropriation critique de toutes les traditions nationales disponibles. Seules des immersions socio-empiriques, à la fois professionnelles et sociétales, peuvent donner sens à cette nouvelle réinvention collective et véritablement mondiale de l'anthropologie, ce qui nous renvoie au slogan célèbre de l'anthropologue-linguiste américain Dell Hymes, d'il y a plus d'un demi-siècle (1972), *Reinventing Anthropology*, repris en 2009 par Francine Saillant mais cette fois-ci avec un point d'interrogation !

Références

- Abélès, M., 2008, *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot.
- Agier, M., 2013, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte.
- Appadurai, A., 1996, *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalisation*, Saint-Paul, University of Minnesota Press.
- Assayag, J., 2007, *Penser les sciences sociales. Anthropologie, histoire, politique*, Paris, Aux lieux d'être.
- Assayag, J., 2011, *La mondialisation des sciences sociales*, Paris, Téraèdre.

- Burawoy, M. et al., 2000, *Global Ethnography: Forces, Connections and Imaginations in a Postmodern World*, Berkeley, University of California Press.
- Caillé, A. et S. Dufoix (dir.), 2013, *Le tournant global des sciences sociales*, Paris, La Découverte.
- Copans, J., 2000, « Mondialisation des terrains ou internationalisation des traditions disciplinaires ? L'utopie d'une anthropologie sans frontières », *Anthropologie et Sociétés*, 24 (1) : 21-42, <https://doi.org/10.7202/015633ar>
- Copans, J., 2025, *L'anthropologue sans cochons, ou la troisième mondialisation de l'anthropologie*, Louvain-La -Neuve, Academia.
- Cunin, E. et V. Hernandez (dir), 2007, « De l'anthropologie de l'autre à la reconnaissance d'une autre anthropologie », *Journal des Anthropologues*, (110-111) : 9-25, <https://doi.org/10.4000/jda.899>
- Daveluy, M. et L.-J. Dorais (dir.), 2009, *À la périphérie du centre. Les limites de l'hégémonie en anthropologie*, Montréal, Liber.
- Dufoix, S. et É. Macé, 2019, « Les enjeux d'une sociologie mondiale non hégémonique », *Zilsel*, (5) : 88-121, <https://shs.cairn.info/revue-zilsel-2019-1-page-88?lang=fr&tab=texte-integral>
- Genest, S. et J. Copans (dir.), 2000, « L'Anthropologie et le millénaire. Fin de siècle ? », *Anthropologie et Sociétés*, 24 (1) : 5-13, <https://doi.org/10.7202/015631ar>
- Gupta, A. et J. Ferguson (dir.), 1997, *Anthropological Locations: Boundaries and Grounds of a Field Science*, Berkeley, California University Press.
- Laplantine, F. et F. Saillant, 2005, « Globalisation, terrain et théorie : l'anthropologie retraversée », *Parcours anthropologiques*, (5) : 10-17, <https://doi.org/10.4000/pa.1848>
- Lederman, R., 1998, « Globalization and the future of culture areas: Melasianist anthropology in transition », *Annual Review of Anthropology*, 27 : 427-449, <https://doi.org/10.1146/annurev.anthro.27.1.427>
- Marcus, G., 1995, « Ethnography in/of the world-system: Emergence of multi-sited ethnography », *Annual Review of Anthropology*, 24 : 95-117, <https://doi.org/10.1146/annurev.an.24.100195.000523>
- Pernet, F. et K. Truchon (dir.), 2008, Numéro thématique « Globalisation des cultures. Traces, traverses et voix de jeunes anthropologues », *Anthropologie et Sociétés*, hors série, 32, <https://www.anthropologie-societes.ant.ulaval.ca/numerospublies/globalisation-des-cultures-traces-traverses-et-voix-de-jeunes-anthropologues>
- Ribeiro, G.L. et A. Escobar (dir.), 2005, *World Anthropologies: Disciplinary Transformations within Systems of Power*, Oxford, Berg.
- Saillant, F. (dir.), 2009, *Réinventer l'anthropologie ? Les sciences de la culture à l'épreuve des globalisations*, Montréal, Liber.
- Saillant, F., M. Kilani et F. Graezer Bideau (dir.), 2011, *Manifeste de Lausanne. Pour une anthropologie non hégémonique*, Montréal, Liber.